

# Les cantines bolcheviques

## Pour une histoire du stalinisme vécu

FRANÇOIS-XAVIER NÉRARD

UNIVERSITÉ PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE, SIRICE

---

François-Xavier Nérard (maître de conférences à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, chercheur à l'UMR SIRICE 8138) a soutenu le vendredi 8 décembre 2023 son dossier d'habilitation à diriger des recherches en Histoire contemporaine à l'EHESS : *Entre traces et pratiques : contribution à une histoire sociale du stalinisme* devant un jury composé d'Alain Blum (Garant – EHESS), Martin Bruegel (INRAE), Juliette Cadiot (EHESS), Martine Mespoulet (Université de Nantes), Pascal Ory (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, membre de l'Académie française) et de Marie-Pierre Rey (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne).

Le 30 avril 1931, l'ordre du jour de la réunion du Bureau politique du Parti communiste d'Union soviétique [VKP(b)] appelle, parmi d'autres, un sujet qui peut paraître surprenant, celui de la pénurie de cuillers et de vaisselle dans les cantines du pays. Le rapporteur n'est autre qu'un certain Iossif Vissarionovič Staline, le secrétaire général du parti<sup>1</sup>. Même si le spectre des questions abordées au *Politburo* est à cette époque vaste, comment expliquer que l'organe le plus important du parti débattre d'un sujet qui semble à ce point périphérique ? De façon plus générale de multiples réunions à tous les échelons du pouvoir, aussi bien celui des régions, des districts qu'à celui des entreprises, traitent très régulièrement entre 1930 et 1935 de la restauration collective, et ce, pour une raison simple : les cantines sont alors des lieux essentiels de l'alimentation de certains Soviétiques, urbains et ouvriers. C'est à l'histoire de ce réseau de réfectoires, à celle de son implantation par les Bolcheviks et de son fonctionnement, souvent poussif, qu'est consacré mon mémoire inédit d'habilitation à diriger des recherches.

Plus qu'une histoire du projet, de sa philosophie et de ses ambitions, j'ai voulu écrire celle de la mise en œuvre concrète des injonctions venues de Moscou, en proposant, à la suite de Giovanni Levi, une histoire qui s'incarne au plus près des gens, qui insiste sur la « dimension quotidienne de l'histoire vécue<sup>2</sup>. » Les cantines soviétiques deviennent ainsi un moyen pour comprendre très pratiquement ce qu'est le stalinisme au-delà des mots, des

---

<sup>1</sup> RGASPI (Archives nationales russes d'histoire sociale et politique), fonds 17, inventaire 3, dossier 823, p. 14.

<sup>2</sup> Giovanni Levi, *Le pouvoir au village : Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVII<sup>e</sup> siècle*, Gallimard, 1989, p. 14.

idées, des slogans, ce qu'il signifie dans la vie des individus, qu'ils soient secrétaires de comité régional, chef d'entreprise industrielle, directeur de cantines, salarié dans ce même établissement ou client du réfectoire. Elles sont un observatoire du stalinisme vécu.

Ce choix épistémologique imposait des sources adaptées. Si les archives du pouvoir central ne sont pas absentes, et comment pourraient-elles l'être dans un système où les décisions se prennent d'abord à Moscou, elles ne constituent pas le cœur du corpus mobilisé. C'est bien plutôt les régions, les districts, les usines, les cellules du parti quand c'était possible, qui ont été privilégiées, en se concentrant sur deux provinces industrielles russes, celles d'Ekaterinbourg, dans l'Oural, et de Nijni Novgorod, sur les bords de la Volga. Ce choix s'explique par la forte prédominance des cantines d'usine dans un réseau qui ignore largement les campagnes.

### **Une difficile implantation**

Si la dimension collective du repas pris en commun, et un discours public véhiculé par de multiples textes, affiches et slogans, peuvent laisser penser à un projet idéologique consubstantiel au socialisme prôné par les Bolcheviks, il n'en est rien. Les cantines soviétiques sont avant tout un instrument pragmatique de lutte contre la faim. Les Bolcheviks rechignent d'ailleurs à se les approprier et les associent d'abord, comme le fait Lénine, à la « charité bourgeoise<sup>3</sup> ». Pourtant, c'est la disette qui frappe les grandes villes de la Russie soviétique dès 1918 qui les convainc, faute de mieux, à développer dans l'urgence un réseau de réfectoires. C'est encore la faim qui revient après les débuts de la Grande fracture stalinienne qui explique la décision de promouvoir la restauration collective en 1930.

C'est également la nécessité qui permet de comprendre l'évolution de leur fréquentation. Personne ou presque ne s'y rend spontanément : on ne va à la cantine au pays des Soviets que lorsqu'on n'a pas d'autre choix et dès que l'on peut les éviter, on les fuit. 75 % des habitants de Petrograd s'y nourrissent en novembre 1920, on n'en compte plus que 6 % en février 1922<sup>4</sup>. On peut faire le même constat à la fin du rationnement en janvier 1935, la fréquentation des réfectoires s'effondre alors qu'en juin 1932, au plus fort de la Grande faim, 70 % des ouvriers, aux dires de la *Pravda*, y mangent au moins une fois par jour<sup>5</sup>.

Les raisons sont nombreuses de cette difficile implantation de la restauration collective. On peut y voir, comme ailleurs dans le monde industrialisé, une réticence des travailleurs à prendre un repas contrôlé et encadré, mais c'est surtout l'association durable des cantines à l'urgence et une expérience détestable qui expliquent ce rejet.

---

<sup>3</sup> Vladimir Lénine, « La grande initiative », *Œuvres complètes*, Moscou, 1970, t. 39, p. 24.

<sup>4</sup> *Sostojanie pitanija gorodskogo naselenija SSSR, 1919-1924 gg.* [L'état de l'alimentation de la population de l'URSS, 1919-1924], CSU, Moscou, 1926, p. 145.

<sup>5</sup> *Pravda*, 19 juin 1932, p. 2.

Aller à la cantine en URSS, et ce, aussi bien en 1918 qu'en 1932, c'est se rendre dans des bâtiments peu adaptés, exigus, sales, mal ventilés. Il faut faire la queue pour payer, pour pouvoir s'asseoir et même pour obtenir de simples couverts. Une fois servis, les convives doivent avaler des plats, toujours les mêmes, peu appétissants : des soupes où l'eau prédomine, des « goulasch » où la viande est bien rare, mais où l'on trouve trop souvent des morceaux de verre brisé ou des fientes de souris. Les intoxications alimentaires sont courantes, le personnel fréquemment revêche.

Les cantines soviétiques sont des lieux où l'on manque de tout, à commencer par les aliments, d'ordinaire de mauvaise qualité, mais qui sont de fait les seuls disponibles. La pénurie ne se résume toutefois pas à cette absence de denrées. Lorsque le pouvoir politique décide au tournant des années trente d'ériger de façon volontariste des milliers de réfectoires, il crée les conditions de la réalisation impossible de son projet tant on manque de bâtiments ou de matériaux de construction : comment pourrait-il en être autrement dans un pays où, au même moment, on construit des usines géantes qui, elles aussi, ont besoin de ces précieuses ressources ? Il n'y a pas non plus assez de cuisiniers, que l'on n'a pas le temps de former, ou encore d'ustensiles, des casseroles aux cuillers qui préoccupent tant Staline.

### **Des cantines politiques**

Ce qui manque moins, en revanche, ce sont les banderoles, les affiches et portraits de Lénine ou de Staline qui décorent les murs des salles à manger. Ils contribuent, avec les multiples directives, brochures, campagnes de mobilisation et d'inspection à associer durablement les cantines aux Bolcheviks et à leurs promesses. Dès lors, franchir les portes d'un réfectoire, ce n'est pas seulement s'alimenter, c'est aussi se confronter au discours officiel et aux représentations qu'on en a conçues.

Celui-ci est tenu au présent, comme si le verbe stalinien était performatif. Les cantines *sont* des lieux où l'on *mange* des plats de qualité, qui proposent une restauration fondée sur une démarche scientifique, au service de l'individu et de l'économie, qui favorise la rationalisation du temps de travail. Elles *permettent* enfin de libérer la femme « de l'esclavage de la cuisine. » Pourtant, rien de tout ceci n'existe.

Dès lors, ce sont les limites de ce que la population est prête à tolérer qui sont plutôt testées, révélant une dimension de l'économie morale du monde ouvrier. Poussés par la faim, les clients se formalisent relativement peu du bruit, de la saleté, de la monotonie des plats servis. En revanche, ils n'acceptent pas d'être déshumanisés à table. L'absence en particulier des cuillers qui oblige à boire la soupe à même l'assiette ou de manger sa kacha en la poussant avec un morceau de pain heurte leur sens de la dignité.

Autour de ce hiatus entre réalité et discours se noue un rapport anthropologique au pouvoir. Pour paraphraser une formule des années soixante-dix, les Soviétiques des années trente apprennent dans les cantines à faire semblant d'être des Staliniens alors qu'on fait semblant de les nourrir.

### **Le stalinisme vécu**

On mange certes dans les cantines staliniennes, mais on y travaille aussi. Elles sont dès lors un observatoire privilégié de la grande violence quotidienne des rapports sociaux et de genre en URSS et de la réelle souffrance au travail qui en découle. Au cœur du système stalinien se trouve l'impossibilité de penser les causes des dysfonctionnements : la politique décidée à Moscou ne peut être remise en question, les seules clés d'explication tolérées sont celles de l'incompétence, puis du sabotage.

Dans ce contexte, les acteurs de la restauration collective sont soumis à une pression permanente. Malgré leurs efforts, on leur reproche tous les jours ou presque de ne pas remédier à une situation sur laquelle ils n'ont pourtant que peu de prise. Inspections inopinées, articles dans la presse locale ou convocation pour une séance de réprimandes au comité du parti peuvent survenir à tout moment, accentuant les sources de tensions.

Les conséquences de ce système sont multiples : les cadres en viennent à brutaliser leurs subordonnés en leur faisant endosser la responsabilité des difficultés constatées ou en étant durs et agressifs au quotidien. Les employés préfèrent ne pas dire frontalement les choses, mentir, biaiser ou tout simplement baisser les bras et se réfugier dans une forme d'apathie. Les autorités, enfin, se privent d'instruments de compréhension du réel et de moyens d'action et s'interdisent de ce fait toute réforme efficace. Le stalinisme crée donc des problèmes qu'il ne peut pas résoudre, en se dépossédant des outils qui lui permettraient de le faire.

On a souvent pensé le stalinisme comme l'échec d'un projet utopique ou comme sa réalisation imparfaite reproduisant ainsi en partie le discours du stalinisme lui-même. L'exemple de la restauration collective pousse à changer le regard tant, on l'a compris, ce projet n'a d'existence que dans des mots publiés. À peine verbalisé, il est déjà presque irréalisable. Les femmes et les hommes des cantines ne pouvaient tout simplement pas faire ce qu'on leur demandait. Dès lors, l'injonction à l'impossible relève bien plutôt d'une forme de gestion de la population et d'un mode de domination et devient l'instrument d'une tragédie humaine que ce travail a permis de démontrer.